

Notes additionnelles de Pierre Duroisin

1934

11 janvier 1934 : « ...je suis persuadée que M. Doumic vous eût laissé partir de toutes façons et que je n'y suis pour rien » – Dans sa lettre à P. du 29 décembre, M. écrivait : « Je viens de lire M^{me} D. La seule possibilité que j'ai de partir un peu est de le faire tout de suite. » On ne sait si ce « M^{me} D. » désignait M^{me} René Doumic, la fille aînée de José-Maria de Heredia, que Doumic avait épousée en secondes noces en 1912, mais il n'y a pas à se demander de qui parle P. dans cette lettre du 11 janvier : il s'agit bien de celui qui, depuis 1916, dirigeait d'une main ferme la *Revue des Deux Mondes* et la dirigera jusqu'à sa mort en décembre 1937. Reste à savoir en quoi Doumic pouvait empêcher M. de partir, ou du moins le gêner dans ses projets. On a vu qu'avant de s'appeler « La Prudence ou les morts perdues », la conférence donnée par M. le 15 novembre 1933 à l'École de guerre avait paru dans la *Revue des Deux Mondes* sous le titre « La Vertu de prudence ». Or, la façon dont P. parle ici de Doumic nous rappelle ce que M. avait dit à Jules Roy, qui le rapporte dans son *Journal* des années 1925-1965 à la date du 22 décembre 1933, qu'« on peut écrire ce qu'on veut dans les revues » une fois qu'on y est agréé, pour la bonne et simple raison que « les directeurs ne lisent pas », mais que « le mot dur, non noble, inacadémique » est de nature à les chagriner, et il rappelait à quoi le directeur de la *Revue des Deux Mondes* venait de le contraindre : « Doumic m'a fait changer le titre de ma conférence à l'École de guerre : j'y avais mis le mot "morts". Il m'a dit : « Ça fait mal sur un sommaire. Mettez-y "la vertu de prudence". » Que M. se soit exécuté – pour la *Revue*, sinon pour la publication de son texte aux « Amis d'Edouard » – donne une idée du pouvoir d'un directeur de revue, surtout quand il est le secrétaire perpétuel de l'Académie. M. s'était-il pour autant imposé d'assister, le 30 novembre, au fameux « dîner de la *Revue* » que Doumic avait institué en 1921 et qui refusait les personnes du sexe, y compris celles à qui la *Revue* avait ouvert ses colonnes ? Dans le *Mémoire* qu'elle a rédigé en 1991 pour l'École Nationale Supérieure de Bibliothécaires : *La Revue des Deux Mondes de 1921 à 1938 vue à travers ses dîners*, Anne Courcoux a longuement évoqué ce dîner de 1933, qui réunit trois cent trente convives, qui était présidé par « Sa majesté le Roi des Belges Albert 1^{er} » et qui fut brocardé par Roger Salardenne dans *Le Canard Enchaîné* du 6 décembre : « Le délire se transforma en folie furieuse lorsque M. Chaumeix, succédant à René Doumic, se mit à lire du Paul Bourget. Une vieille dame un peu mûre faillit s'étrangler tellement c'était drôle. / On s'amusa encore beaucoup aux histoires de corps de garde contées par le général Weygand et aux plaisanteries de sergent rengagé du général Gouraud. M. de Montherlant eut aussi son petit succès de fou-rire avec ses anecdotes tauromachiques. / Et l'on se sépara gaiement, le chapeau sur l'oreille et le sourire aux lèvres, en se donnant rendez-vous pour le prochain dîner. » Rien de tout cela n'est à prendre à la lettre (la vieille dame, en particulier, ne pouvait être de ce dîner auquel la reine des Belges elle-même n'avait pu assister), mais il est au moins avéré que M. se trouvait alors à Paris. Jules Roy, dans le *Journal* qu'on a cité plus haut, écrit à la date du 30 novembre qu'il a reçu de lui « une longue lettre [...], en même temps que les épreuves de sa conférence à l'École de guerre », celles-là mêmes que P. avait reçues le 16 décembre. Refuser l'invitation de Doumic eût été malvenu, d'autant plus que sa revue allait bientôt publier l'essentiel des *Célibataires*. // « Merci pour l'ami d'Edouard [sic] » – On renverra ici à la lettre de M. du 29 déc. 1933. P. avait d'autant plus de raisons de remercier M. que les plaquettes des « Amis d'Edouard » n'étaient pas commercialisées. // « Zeus un jour apparut à une mortelle... » – P. est évidemment Danaé dans ce petit jeu.

11 janvier 1934 : « J'ai reçu ce matin vos *Morts perdues* [...] Maintenant, j'aimais mieux la version de la *Revue des Deux Mondes*... » – Si c'est au titre que P. fait allusion, elle se retrouvait, sans le savoir et pour d'autres raisons que lui, de l'avis de Doumic.

29 janvier 1934 : « Il y a deux articles sur vous [...] Le premier a paru dans *l'Etudiant catholique* de nov. 1933, le deuxième dans *la Flamme* de Lyon, déc. 1933 » – *L'Etudiant catholique* était l'organe de la Jeunesse catholique universitaire de Gand. Quant à l'article publié dans *La Flamme* de Lyon, qui

était du reste signalé dans *Les Nouvelles littéraires* du 27 janvier sous la rubrique « Revue des Revues », il avait paru en décembre, dans le n° 3 de la revue, p. 2 à 7, et s'intitulait « Le Dualisme de Montherlant ». Signé de François Vaucienne, pseudonyme de Jeanne Battesti (1892-1981), il envisageait l'opposition chez Montherlant entre le classicisme, « cet art et cet esprit par-dessus tout sociables qui [...] prennent l'homme pour fin », et le romantisme qui « détourne de l'étude et du souci de l'homme en général au profit de l'individu et de ses cas particuliers ». // « Avez-vous vu “Coriolan” au Théâtre français ? C'est magnifiquement bien. Je vous supplie de l'aller voir ; Coriolan, c'est vous. » – On ne s'étonne guère du jugement que porte P. sur ce *Coriolan* monté par Émile Fabre et que la droite applaudissait à tout rompre quand la gauche le qualifiait de fasciste. Jacques Body ira jusqu'à écrire que cette adaptation, par le scandale qu'elle provoqua, « est à l'origine des manifestations du 6 février 1934 » (« La mise en scène du peuple dans trois *Coriolan* », *Actes du colloque Théâtre et Révolution*, Belles-Lettres, 1989, p. 149, en note). Ce que dit ici P. prendra tout son sens quand on aura lu sa lettre du 8 février.

Lettre de Montherlant du 2 février 1934 : « Je conclus avec ces deux mots de Suarès... » – D'où viennent ces mots ? En tout cas pas du *Voyage du Condottière*. Mais on sait que Montherlant (et cela ressort clairement des pages 290 à 295 du *Montherlant critique* de J.-F. Domenget) tenait Suarès en haute estime, quand P., pour les raisons qu'elle dira dans sa lettre du 6 janvier 1935, le vomissait. // « Bien entendu, je suis Coriolan ! Mais sûrement, je ne succomberais pas aux larmes d'une mère, moins encore d'une épouse. Et probablement je ne trahirais pas. » – On sait comment Coriolan, condamné à l'exil, devient général des Volsques et conduit leur armée devant Rome, ne cédant que devant les prières de sa mère Véturie et de sa femme Volumnie. M. évoquera Coriolan à plus d'une reprise, qu'il s'agisse du Coriolan de Shakespeare dans le contexte guerrier de *L'Équinoxe de septembre* et du *Solstice de juin* (E, p. 837 et p. 918) ou qu'il s'agisse du Coriolan romain, comme dans ses carnets de 1971 pour rappeler que lui aussi fut « élevé par les femmes » (*La Marée du soir*, Gallimard, 1972, p. 108) ou dans *Les Garçons*, quand Bricoule, venu prier l'abbé de Pradts d'être son confesseur, se compare à « Coriolan sous la tente du chef Volsque » (R2, p. 594).

8 février 1934 : « Vous devriez rentrer. » – La France était sous le coup du « tumulte » du 6 février, et on sait, par sa lettre à P. du 29 décembre, que M. ne prévoyait pas de rentrer avant la mi-février. Il vaut la peine ici de relire la note « algéroise » du *Carnet XXIV* : « 12 février. – Dans presque tout ce que disent les gens de gauche en ce moment ils ont raison » (E, p. 1109). M. venait de prendre connaissance de la lettre qu'il avait reçue de Gaston Doumergue : « Les hommes politiques ont le secret de vous faire croire qu'ils s'occupent de vous passionnément au milieu des crises les plus graves » (*Ibid.*, p. 1108), et la formule qui lui vient peu après à l'esprit : « ...brûlant des sentiments les plus nobles, mais arrêté par sa raison » (*Ibid.*, p. 1109), annonce le thème de son allocution du 15 mai à la Sorbonne – dont il sera question plus loin – sur l'écrivain et la *res publica*.

23 mars 1934 : « Merci pour vos poèmes que j'ai reçus hier. Merci aussi pour la dédicace. Vous me demanderez peut-être lequel me plaît davantage ? Sans contredit celui qui est dédié à la “chevale rose”. » – C'est à Mathilde Pomès, dont il cite trois vers en épigraphe, que M. a emprunté le titre de son recueil de poèmes *Encore un instant de bonheur*. L'épigraphe disparaîtra avec le temps, mais il n'est pas sûr que P. l'ait beaucoup appréciée. Le poème qu'elle cite, « La Péri », occupe les p. 24 à 32 de l'édition originale (E, p. 683 et sv.) // « ...j'imagine une sorte d'acte sexuel à trois. L'homme, la femme, l'animal. Khosroès entre vous et moi. » – On pense à l'intrusion du lapin en peluche dans les ébats de Costals et Solange Dandillot en 1937 : « Souvent Costals le baisait au lieu de Solange, à moins qu'ils n'unissent leurs trois bouches : Costals, qui connaissait son génie, savait bien pourquoi il l'avait priée de s'adjoindre ce lapin... » (E, p. 1321). // « Je voudrais ce numéro de la *Jeune France*

de Grenoble où vous faites une analyse du caractère d'Alban et de Dominique. » – La revue, de son nom complet *La jeune France littéraire*, avait été fondée par Albert Rival et ne connut que 10 numéros entre novembre-décembre 1931 et mars-avril-mai 1934. L'article de Montherlant, qui a paru dans le n° 9, p. 8 à 11, de décembre 33-février 34, n'est autre que celui qu'il avait publié dans *Les Nouvelles littéraires* du 9 août 1930, pour lequel on renvoie à sa lettre à P. du 21 juillet 1930.

4 avril 1934 : « Cela me fait penser à un poème de votre dernier recueil (p. 81). » – C'est le poème « Attentes, contretemps, absence... » (E, p. 707).

10 avril 1934 : « Vous avez parlé à M. Faure-Biguet [...] et je vous en remercie de toute mon âme. J'ai lu le long article dans *l'Echo de Paris* et j'ai envoyé une petite lettre de remerciement à M. Faure-Biguet. » – C'est dans le n° du 9 avril, p. 4, dans un article intitulé « Sur une image d' "Endymion endormi" », que Faure-Biguet cite, à deux reprises, l'ouvrage de P., vieux déjà de quatre ans, sur « les Idées artistiques de Chateaubriand ». Il le définit comme « précieux à plus d'un titre et fait avec un soin et une patience éclairée qu'il faut louer », avant d'en résumer le propos : « M^{lle} Alice Poirier s'est appliquée à découvrir les sources de Chateaubriand dans le domaine de l'art, à suivre l'évolution de son goût depuis les sombres églises gothiques de la Bretagne jusque devant le piédestal du Parthénon ». M. était là derrière, comme on le verra en lisant sa lettre du 19 à P.

12 avril 1934 : « A jeudi, cher Monsieur. » – Le 12 avril étant un jeudi, il faudrait donc se reporter au jeudi 19, mais la question reste : de quoi s'agit-il ? // « ...votre portrait par ce vieux farceur de Carlo Rim » – Carlo Rim, de son vrai nom Jean-Marius Richard, dessinateur de presse, écrivain, cinéaste (1905-1989), a croqué un Montherlant à peu près chauve pour illustrer l'interview que l'écrivain donna à Nino Frank dans *Les Nouvelles littéraires* du 21 juillet 1928, un croquis qu'on trouve aujourd'hui à la p. 151 de l'*Album Montherlant* de la Bibl. de la Pléiade.

18 avril 1934 : « ...j'ai lu la première partie de vos *Célibataires* ». – Il s'agit des chapitres I à III tels qu'on les lisait aux pages 721 à 764 de la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril. La suite parut dans les livraisons du 1^{er} mai, du 15 mai et du 1^{er} juin. Le tout sera distribué sur onze chapitres, comme l'édition en volume qui paraîtra peu après chez Grasset, mais les différences sont importantes, qu'il s'agisse de l'économie générale ou du texte même, entre la version de la *Revue* et l'édition en volume (voir sur ce point « Henry de Montherlant en parfait rhapsode : de *L'Été de Montmartre* au chapitre VII des *Célibataires* » dans *Lire Montherlant*, Honoré Champion, 2015, p. 123 et sv.). P., on le verra par sa lettre du 21 juin, s'en rendra tout de suite compte quand elle recevra *Les Célibataires* en volume.

Lettre de Montherlant du 19 avril 1934 : « Le Grix [...] est un terrible sauteur » – Le Grix tint sa promesse et « L'Évolution de Montherlant » parut le 12 mai. // « Je suis content que Faure-Biguet ait "marché" », si vite. [...] Je vais faire passer par lui une vingtaine de lignes sur votre thèse dans *1934*. » – Un mot sur ce magazine, sous-titré « Le Magazine d'aujourd'hui », qui changeait de titre avec le millésime. Il avait paru pour la première fois le 11 octobre 1933 (M. y avait donné « La Fête à l'écart », repris en 1935 dans *Service inutile*) et il paraîtra pour la dernière fois le 31 juillet 1935. On le désigne en bref par l'un de ses trois titres : *1933*, *1934*, *1935*.

Lettre de Montherlant du 24 avril 1934 : « M. Edouard Champion, ayant fait un laïus sur moi dans un groupement littéraire... » – Le « laïus » avait été prononcé par Edouard Champion le 13 avril pour la réception de Montherlant à l'Académie de la Coupole. Il sera édité sous le titre *Montherlant vivant* par la Librairie ancienne Honoré Champion sous la forme d'un in-4° de 18 pages tiré à 215 exemplaires.

2 mai 1934 : « Vous avez lu dans la *Revue des Deux-Mondes* les lettres de Benjamin Constant et Charlotte de Hardenberg ? “Mon Henri” : comme c’est ridicule ! » – La deuxième partie des *Célibataires* occupait les pages 5 à 38 ; les « Lettres à Benjamin Constant » (présentées par Louise Constant de Rebecque) que raille P. occupait les pages 50 à 79. Henri était le deuxième prénom de Benjamin Constant.

7 mai 1934 : « J’ai bien reçu votre invitation. » – L’invitation concernait évidemment la soirée du 15 que le Groupe d’Amitié artistique « Rayons » organisa dans le Grand Amphithéâtre de la Sorbonne. Des comédiens récitèrent des pages, « de sport, de guerre, d’Espagne » et autres, de Montherlant, ainsi que des extraits d’*Encore un instant de bonheur* ; Émilienne Dux et son fils Pierre Dux jouèrent une scène de *L’Exil*, et M. prononça l’allocution qui sera reprise en 1935 dans *Service inutile* sous le titre « L’Écrivain et la chose publique » (E, p. 693-699).

17 mai 1934 : « ...j’ai reçu la *Revue Hebdomadaire* du 12 mai et j’ai constaté avec plaisir que mon article avait paru » – L’article (il s’agit bien sûr d’« Évolution de Montherlant ») occupe les pages 156 à 169 ; il est signé « Alice Poirier, docteur ès lettres ». Le « supplément illustré » de ce même 12 mai donnait à voir une photo de Montherlant sous laquelle était annoncée la soirée du 15 à la Sorbonne. // « ...un article dans la dernière *Revue des Deux Mondes* sur les idées allemandes pendant la guerre. Ces idées que l’auteur veut nous présenter comme abominables me font bondir de sympathie. » – Cet article, qui avait paru dans la *Revue* du 15 mai en même temps que la troisième partie des *Célibataires*, était signé d’André Chevillon ; la suite paraîtra dans la livraison du 1^{er} juin. // « Dans une des dernières *Nouvelles littéraires* vous disiez que Chateaubriand se réjouissait de l’incompréhension du public à son égard. » – C’était dans « La Vie poétique » paru en p. 1 des *Nouvelles* du 28 avril. S’inquiétant ou feignant de s’inquiéter de l’image « brouillée » qu’on pouvait se faire de lui après l’article que Claude-Maurice Robert venait de publier dans le n° du 21, p. 7, sous le titre « Montherlant, Poète » : “Encore un instant de bonheur” », M. avait commencé par dire qu’« un auteur ne doit pas être surpris par l’image déformée que se font de lui ses lecteurs, quand par hasard elle lui est révélée » et que « Chateaubriand veut même qu’il l’approuve avec effusion ». P., qui connaissait son Chateaubriand par cœur, lui faisait une fois de plus la leçon. Cela posé, il vaut la peine de lire les lignes où Robert évoque les dramatiques journées du début février : « J’ai revu Montherlant il y a quelques semaines, à Alger. Le coup de tonnerre du 6 février le trouva en train de corriger les épreuves de son volume de poèmes qui vient de paraître, et qui s’appelait alors *Premiers poèmes*. Nous causâmes de l’avenir sombre, et que Montherlant, pessimiste par nature, voyait encore plus sombre que moi. / – La fête est finie, lui dis-je. / – Voilà trouvé le titre de mes poèmes ! s’écria-t-il. Mais peu après il le changea en *Encore un instant de bonheur*. » C’est tout à fait conforme à ce qu’on lit dans les *Carnets XXIV* évoqués plus haut : « R... a eu un mot qui a été loin en moi. Il m’a dit, le 6 février : “La fête est finie.” Mais peut-être une autre fête commence. » (E, p. 1109).

21 mai 1934 : « P. S. Vous êtes bien gentil d’avoir voulu m’inviter à prendre le thé à Bagatelle. » – On pense à cette phrase du *Démon du bien* : « Après avoir déjeuné avec Solange dans un restaurant du Bois, Costals l’avait emmenée à Bagatelle. » (R1, p. 1233).

3 juin 1934 : « Ce bon Diego veut absolument vous découvrir du cœur » – Serait-ce Diego Valeri (1887-1976), qui avait obtenu en 1912 une bourse pour étudier en Sorbonne et à l’École Pratique des Hautes Études et qui publiera en 1941 des *Saggi e note di letteratura francese moderna* (Firenze, G. C. Sansoni) où il parle de M. ? Un chapitre de ces « essais et notes » s’intitulera « Henry de Montherlant Poeta » et les pages 207 et sv. seront consacrées aux *Célibataires*. // « J’ai visité, jeudi dernier, le sanctuaire qui vous est consacré à la librairie du Montparnasse. / Parmi vos dessins, je n’aime pas beaucoup le monsieur Satyre avec le petit jeune homme. » – *La Semaine à Paris*, qui, dans son n° 619 du 6 au 12 avril, avait publié un élogieux article de François Ribadeau Dumas sur *Encore un instant de bonheur* : « Henry de Montherlant, conseiller du bonheur », a aussi annoncé cette exposition en p. 4 de son n° 626 du 25 au 31 mai : « A la librairie “Les Nourritures Terrestres”, inauguration de l’exposition des œuvres, manuscrits et dessins de Henry de Montherlant, à 17 heures. » La librairie existe toujours au 129 boulevard du Montparnasse.

Lettre de Montherlant du 5 juin 1934 : « Où avez-vous vu un satyre à l'exposition Montparnasse ? Les petits dessins illustraient une nouvelle de moi qui se passait dans une Grèce imaginaire. » – P. évoquait dans sa lettre du 3 juin un dessin qui l'avait « gênée dans sa quiétude » et on pouvait penser à celui qui fut reproduit sous le n° 59 dans les *Dessins de Montherlant* publiés chez Copernic en 1979, mais cette lettre de M. nous renvoie plutôt à son *Thrasylle* des années 1913-1915 et à ce qu'écrira Faure-Biguet quand il évoquera dans *Les Enfances de Montherlant* les dessins de ces années-là : « À l'exception de quelques-uns d'entre eux, en vue d'une illustration de *Thrasylle* restée inachevée, ce sont tous des nus d'hommes, de femmes, et – selon une tournure d'imagination déjà chère à Montherlant – de monstres mi-hommes mi-animaux. » (*op. cit.*, Plon, 1941, p. 130). // « Ci-joint de la pâture pour “M et l'héroïsme” : Esquisse d'une morale fondée s/ le mépris. » – On verra par la réponse de P. de quoi il s'agissait.

6 juin 1934 : « Il m'est, dites-vous, profondément indifférent que vous m'aimiez ou non... Je tiens beaucoup à vous. Ce sentiment-là me contente. » – Cette citation de la « Lettre d'un père à son fils », que P. venait de lire dans les livraisons du 30 mai et du 1^{er} juin de 1934, prélude à celles qu'on trouvera dans la lettre du 10.

13 juin 1934 : « *Sic fluctuaris animo* » – *Fluctuari animo* veut bien dire « être irrésolu », mais c'est P. qui, plaisamment, lui donne un air d'aphorisme : « Ainsi passez-vous d'un extrême à l'autre. »

21 juin 1934 : « Merci [...] pour votre livre que je n'ai lu qu'hier soir. J'y ai retrouvé avec un grand plaisir, des pages nouvelles, que je n'avais pas lues dans la *Revue des Deux Mondes*. Ces brutes ! Au lieu de supprimer les histoires d'avocat, ils suppriment la promenade à Montmartre ! » – Pour cette suppression, que P. impute sans autre forme de procès à la revue de Doumic, on renverra à « Henry de Montherlant en parfait rhapsode : de *L'Été de Montmartre* au chapitre VII des *Célibataires* », déjà évoqué à propos de la lettre du 18 avril. // « La Bibliographie est très intéressante [...] Qu'est-ce que c'est donc que cette *Flèche du Sud* que vous avez publiée en 1934 ? Et aussi ce *Petit Mutilé* de 1933 (il me semble en avoir vu la couverture à l'exposition Montparnasse) et que je n'ai pas lus ? » – L'édition originale des *Célibataires*, dont l'achèvement d'imprimerie est du 11 juin, donne en effet en complément, p. I à XV, une « Bibliographie de Henry de Montherlant (arrêtée à juin 1934) » qui compte trois sections : « A. Ouvrages comprenant une édition ordinaire. B. Ouvrages à tirage restreint, non édités en édition ordinaire. C. Ouvrages à consulter sur Henry de Montherlant. » Que P. se souvienne d'avoir vu la couverture d'*Au Petit Mutilé* à l'exposition Montparnasse est assez normal, même si l'ouvrage, qui rassemblait des articles publiés entre 1920 et 1929, avait paru aux Éditions des Portiques en 1930, et non en 1933 comme indiqué dans la bibliographie, mais on partage son étonnement devant *Flèche du Sud*, cité comme ayant paru en 1934 aux Éditions Maurice d'Hartoy et qui ne verra le jour qu'en 1937. Il faut croire que des tractations étaient en cours avec l'éditeur (car l'ouvrage parut bel et bien chez d'Hartoy), mais qui avaient momentanément échoué. P., en tout cas, avait une raison d'être satisfaite : le dernier des « ouvrages à consulter », ouvrage « en préparation », n'était autre que « *Montherlant, ou le courage sans la foi*, par Alice Poirier, docteur ès-lettres » tel qu'il avait été annoncé dans *Le Matin* du 22 janvier 1933 (voir la lettre de M. du 26-1-1933). // Parmi vos pages nouvelles, je retiens une phrase [...] (p.192) “Une des joies des vrais riches, c'est de faire croire qu'ils sont pauvres...” » – Voir R1, p. 845.

22 juin 1934 : « Lu aussi, ces jours derniers, le *Corydon* de Gide. » – M. a réglé le sort de *Corydon* dans ses carnets de 1961 : « Concision, ou l'art d'écrire. “Il crut à la réalité de sa faute.” Ces huit mots de Barrès, sur Oscar Wilde, en disent tout autant que les deux cents pages du *Corydon* de Gide. » (*Va jouer avec cette poussière*, Gallimard, 1966, p. 53).

24 juin 1934 : « M. Doumic ne veut pas que vous fassiez pipi. » – Sans doute une allusion aux passages sautés, que P. a pris pour une censure de Doumic, dans *La Revue des Deux mondes*, mais à quel moment précis ? Quand Léon va « se laver les mains » dans le « restaurant à dix sous où il est ravi par une charmante serveuse », c'est apparemment pour se laver les mains (R1, p. 841).

29 juin 1934 : « Je viens d'apprendre avec ravissement que vous avez décroché le Grand Prix. Vous devez être bien content. » – *Les Célibataires* y sont évidemment pour quelque chose, mais il faut bien distinguer ici le « Grand Prix du roman de l'Académie française », qui fut décerné à Paule de Rénier pour *L'Abbaye d'Évolayne*, du « Grand Prix de littérature » que reçut M. et qui est accordé à un auteur pour l'« ensemble de son œuvre ». P. Sipriot a rapporté dans son *Montherlant sans masque* le « marché » que Doumic, aux dires mêmes de M., aurait passé avec « son » auteur : « Pour que Montherlant donne *Les Célibataires* à la *Revue des Deux mondes*, il lui offre le prix. L'Académie paiera à Montherlant les 10.000 francs que la revue ne pouvait lui donner. » (*op. cit.*, Le Livre de Poche, p. 330-331).

1^{er} juillet 1934 : « Vous ne devez rien à ces gens. Ou bien alors, il eût mieux valu tout de suite refuser leurs “honneurs” et leurs dix mille francs. » – La réponse est dans ces lignes de la *Chronologie* que Michel Raimond a mise en tête de son édition des *Romans II* dans la Bibl. de la Pléiade : « 28 juin : M. obtient le grand prix de Littérature de l'Académie française dont il envoie [les] 10 000 francs au général Guiraud, alors commandant en chef au Maroc, avec mission de les distribuer “partie aux soldats français victorieux, partie aux dissidents marocains vaincus, puisque, après tout, des deux côtés, on a fait son devoir également”. » (R2, p. LI).

17 juillet 1934 : « En somme, vous consentiriez à devenir mon époux, mais en vous entourant de “garanties” et de “sécurités”. [...] Vous apporterez un Dalloz, code civil, tome I » – Dans *Le Démon du bien*, ces garanties, ces sécurités seront énoncées par Costals lorsqu'il envisagera, enfin, le mariage avec Solange Dandillot (E, p. 1285 et sv.). Le Code civil, en revanche, sera évoqué par M^{me} Dandillot (*ibid.*, p. 1287).

12 août 1934 : « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé » – De Lamartine, évidemment, de son poème intitulé « L'Isolement ».

Lettre de Montherlant du 25 août 1934 : « Mon secrétaire est venu ici pour une huitaine ; j'écris avec lui cette vie de mon arr. gd père de Riancey » – C'était là un vieux projet, que M. avait déjà annoncé dans un « entretien » pour *Les Nouvelles littéraires* du 20 juin 1925 : « Je collationne la correspondance de mon arrière-grand-père Henry de Riancey avec Montalembert, Vuillot, Dupanloup, Charrette, etc. pour un livre que je publierai beaucoup plus tard sous le titre : *Une famille chrétienne au XIX^e siècle*. » Ce projet, comme on voit, semblait devoir se concrétiser en 1934. M. avait d'ailleurs publié dans *L'Écho de Paris* du 6 juin un article sur Henry de Riancey intitulé « Un publiciste catholique au XIX^e siècle », et l'édition originale des *Célibataires* annonçait comme un ouvrage en préparation *Une famille catholique au XIX^e siècle : Henry de Riancey et les siens*. Autant d'annonces qui furent sans lendemain.

Lettre de Montherlant du 17 septembre 1934 : « Vous m'avez dit une fois, je crois, que Dante avait mis en enfer ceux qui, pouvant prendre le bonheur, ne le prenaient pas. Avez-vous la citation (je me chargerais de la rendre inexacte) ? J'aimerais l'avoir pour quelque chose que j'écris. » – P. donnera la réponse qu'il fallait dans sa lettre du 25 et M. l'en remerciera le 2 octobre. On saura pourquoi il lui

avait posé cette question en lisant sa lettre du 28 novembre, mais on aura aussi apprécié, au passage, la parenthèse « (je me chargerais de la rendre inexacte) », allusion au reproche que P. lui avait fait dans sa lettre du 7 juin 1932 : « toutes vos citations sont fausses ».

5 octobre 1934 : « Sénèque, n'est-ce pas ? Et puis cet autre dont la femme qui survécut avala les cendres. Et puis cet autre encore, Paetus, qui n'avait pas le courage de se donner la mort mais auquel Arria, sa femme, insuffla ce courage en se frappant la première. "Paete, non dolet", vous souvenez-vous ? Ces exemples ne vous exaltent-ils pas ? [...] N'aimeriez-vous pas avoir eu Pauline pour épouse ? Ou Arria ? Ou Alceste ? » – Pauline voulut en effet mourir avec son vieil époux quand celui-ci s'ouvrit les veines sur « l'invitation » de Néron ; la femme qui avala des cendres n'est autre que Porcia, fille de Caton, veuve de Brutus ; pour Arria (cela se passait sous Claude), P. a bien résumé l'affaire ; avec Alceste enfin, qui avait racheté la vie de son mari aux divinités infernales en échange de la sienne, Alice est carrément dans le mythe. M., bien sûr, connaissait toutes ces histoires. Arria en particulier lui avait inspiré une comparaison loufoque (une écorchure à la main !) dans la *Lettre sur le serviteur châtié* de 1925, avant de resurgir, assez naturellement, en 1960 dans *Thræsea le Séparé* : « Il a épousé la fille d'Arria, femme de Pœtus, l'Arria du : *Non dolet*. » (*Le Treizième César*, p. 119) ; et Porcia sera citée dans *La Mort de Caton* en 1969 : « Six ans plus tard, sa fille Porcia, femme de Brutus, Brutus étant défait à Philippes, se tuera en avalant des charbons ardents. » (*Le Treizième César*, p. 33).

14 octobre 1934 : « Brusquement, votre nom me fut révélé par un article de ce bienheureux Frédéric Lefèvre. » – Voir les lettres de P. du 24 octobre 1927 et du 29 mai 1930.

Lettre de Montherlant du 28 novembre 1934 : « Je rentrerai à la fin février. Je fais le 8 mars une conférence à la S^{lé} des Conférences (Revue des 2 Mondes) sur la "Possession de soi-même" (l'homme en face de l'actualité), que je répéterai à l'Université de Londres. » – Le texte sera repris dans *Service inutile* avec la mention « Conférence faite le 8 mars 1935 à la Société des Conférences » (E, p. 699 et sv.). C'est là qu'on trouve la citation de Dante (*Enfer*, VII, 121-122) dont il fut question dans les lettres des 17 et 25 septembre : « Il y a eu un poète qui a mis dans son Enfer ceux qui, pouvant être heureux, n'ont pas su l'être : *Tristi fummo / Nell'aere dolce che dal sol s'allegra*. / "Nous fûmes tristes dans le doux air qui se réjouit du soleil." » (E, p. 717). Quant à la reprise londonienne de la conférence, elle pourrait coïncider avec la cérémonie qui se tiendra le 12 juin 1935 à l'Institut français de Londres – et qui sera annoncée dans *Le Journal* du 26 avril 1935 –, quand M., lauréat cette année-là du prix Heinemann, ex-prix Northcliffe, sera présenté par Eduard Morgan Forster, l'auteur de *A Room with a view*, *Howards End* et *A Passage to India*, mais il faudrait pour qu'il en soit ainsi que M. ait eu des raisons de croire dès novembre 1934 qu'il aurait le Femina anglais pour 1935.

28 novembre 1934 : « J'ai trouvé un dérivatif à mon ennui : j'apprends le latin. En deux mois, les progrès sont tels que je peux déjà lire Sénèque et Cicéron dans le texte. » – Inattendu pour quelqu'un qui a écrit sur Chateaubriand et qui citait Sénèque en latin dans sa lettre du 21 avril 1933.

20 décembre 1934 : « Vous souvenez-vous que Chateaubriand, lorsqu'il était à l'armée des princes, excellait dans la confection de la soupe aux choux ? » – L'anecdote est dans les *Mémoires d'outre-tombe* (IX, 10). On est en août 1792. Chateaubriand, qui est rentré d'Amérique en janvier, se trouve avec les contre-révolutionnaires sur la route de Thionville : « Nous étions dix soldats par tente ; chacun à son tour était chargé du soin de la cuisine [...]. Je faisais la soupe à merveille ; j'en recevais de grands compliments, surtout quand je mêlais à la ratatouille du lait et des choux, à la mode de Bretagne. J'avais appris chez les Iroquois à braver la fumée, de sorte que je me comportais bien autour

de mon feu de branches vertes et mouillées. » // « P. S. Je veux finir comme Sénèque, dans ses lettres à Lucilius, par une citation. Connaissez-vous ceci, de Baudelaire ? « La beauté du corps est un sublime don, / Qui de toute infamie arrache le pardon. » – Sénèque, en effet, termine volontiers ses lettres à Lucilius par une citation, d'Épicure notamment. Quant aux vers de Baudelaire, ils sont tirés d'« Allégorie », la pièce LXXXV des *Fleurs du mal* : « Elle croit [...] / Que la beauté... »

Lettre de Montherlant du 28 décembre 1934 : « J'écris un acte des *Crétois*, l'acte de Pasiphaë qui paraîtra à la *n.r.f.* Et, entretemps, une conférence sur la *possession de soi-même* (ou « l'homme devant l'actualité ») que je ferai aux vieilles dames de la société des Conférences, le 8 mars. [...] En 1935, paraîtra un roman de moi, écrit en 1930, *Les Jeunes Filles*, tout recouvert de l'ombre de l'Hippogriffe. On parlera d'ailleurs de Lui, avec les exécutions nécessaires et rituelles. » – Quand il présentera *Pasiphaë* au public du Théâtre Pigalle en décembre 1938, Montherlant dira très exactement ceci : « Le poème dramatique que l'on va représenter tout à l'heure devant vous, *Pasiphaë* – ainsi que le poème lyrique *Le Chant de Minos*, qui sera dit auparavant, – sont extraits d'une pièce que je conçus et commençai d'écrire il y a dix ans en Tunisie : *Les Crétois*. » (T, p. 75). C'est du reste à Tunis que *Pasiphaë* paraîtra d'abord, en 1936, aux éditions des Cahiers de Barbarie, avant de paraître chez Grasset, et non à la *nrf*, en 1938, mais ce qu'on lit dans cette lettre du 28 décembre 1934 s'accorde assez bien avec la parution de 1936. Pour « La possession de soi-même », M. semble avoir oublié ce qu'il écrivait un mois auparavant à P. (voir sa lettre du 28 novembre). Par contre, l'annonce de la parution des *Jeunes Filles*, qui attendra 1936, est toute nouvelle. On peut se demander assez légitimement si *Les Jeunes Filles* furent – sinon écrites comme le soutient ici Montherlant, comme il le redira dans sa lettre du 10 janvier 1935 et comme on le lit à la dernière page de l'édition originale : « Alger, 1930 » – à tout le moins commencées en 1930. Ce qu'on ne peut nier, c'est que l'hippogriffe est indissociable d'Alice Poirier et qu'il n'apparaît dans ses échanges avec M. qu'en 1933, dans la lettre de M. du 17 août. Dans *Les Jeunes Filles*, il fait une apparition remarquée vers la fin du roman, quand au restaurant du Bois où il a invité Solange, Costals entend le garçon lui dire « Si Madame veut... ». La tirade qui suit sur « le pli qu'ont la plupart des jeunes filles de voir le mariage partout, et de vouloir qu'on les épouse », et plus encore sur « leur obstination à croire qu'on songe à les épouser, même si cette éventualité est d'une invraisemblance qui frise le grotesque » (R1, p. 1052-1053), cette tirade est toute nourrie des échanges qu'ont eu M. et P. en cette année 1934, et qu'ils auront encore par la suite.

1935

6 janvier 1935 : « Avez-vous lu les effroyables articles de Suarès dans la N.R.F. ? » – P., qui ne peut pardonner à Suarès d'être juif, fait allusion aux deux « Vues sur l'Europe » publiés dans les n^{os} des 1^{er} novembre (p. 641-655) et 1^{er} décembre (p. 851-865) précédents. Articles dont Alban Cerisier a bien résumé la teneur quand il dit que Suarès s'y « montre plus que jamais proche des convictions du Paulhan démocrate, excluant par principe toutes les formes grossières de totalitarisme et de xénophobie », et qu'il « s'en prend avec virulence à l'idéologie raciste de Hitler et de Goebbels et au régime que cette folie est en train d'imposer par la violence. » (*Histoire de La NRF*, Gallimard, 2009, p. 396-397).

Lettre de Montherlant du 10 janvier 1935 : « ...vous errez en disant qu'il a inspiré mes *J. filles*. Je me suis contenté, l'été dernier, de le lancer comme dans un fourré, à travers le livre déjà écrit (en 30). » – On veut bien croire M. quand il parle d'un « livre déjà écrit en 30 », mais de là à soutenir que l'hippogriffe « n'y apparaît qu'incidemment »... Le monstre qu'on a vu naître à la fin du tome I (p.

1052-1053) aura, au contraire, la vie dure et se manifestera tout au long du cycle des *Jeunes Filles* (R1, p. 1130, 1172, 1250, 1302, 1314, 1347, 1406, 1495, 1518). // « Je vois que vous êtes à la fois hitlérienne et communiste. A la bonne heure. Cela est de la saine philosophie. » – M., qui ne partage pas l'enthousiasme mystique de P. pour celui qu'il appellera en 1938 « le sorcier totalitaire » et « le Jupiter à la mèche » (E, p. 771 et 825), la ramène ici à ses contradictions, mais c'est sans doute aussi, à ses yeux, une belle illustration de ce qu'il prônait en 1925 dans « Synchrétisme et alternance » : « Alternons les idéals, comme on change de parfum, comme on change de chambre selon les heures du jour. » (E, p. 244).

23 janvier 1935 : « ...la parole prophétique : *hoc signo vinces.* » – Inutile de rappeler que c'est, traduit en latin, le mot que Constantin aurait vu dans le ciel, en même temps que la Croix, avant de livrer la bataille qui lui donna en 312 l'avantage sur son rival.

Lettre de Montherlant du 31 janvier 1935 : « Je n'irai pas jusqu'à dire comme Casanova : "Cela est pour moi du sublime, je n'y entends rien", mais je m'y perds un peu. » – C'est en effet le mot du comte Canano devant les mystères du banco : « Tout cela est pour moi du sublime, et j'avoue que je n'y comprends rien. » (*Histoire de ma vie*, VI, I). // « Vous verrez cela dans ma conférence de la S^{te} des Conférences, où je vais faire avaler, *enrobé* de Pascal et du pape Grégoire VII (tel que vous me connaissez ce ne doit pas être VII, mais un autre chiffre)... » – Pour Pascal, ce sera un mot de l'*Entretien avec M. de Saci* et deux extraits des *Pensées* (E, p. 710 et p. 720) ; pour Grégoire, sans n^o d'ordre, ce sera : « Le monde s'est desséché autour de moi, et pourtant il est toujours vivant dans mon cœur. » (p. 715). Quant à la parenthèse, elle rejoint ce qu'on a lu dans la lettre de M. du 17 septembre 1934. // « A propos, connaissez-vous quelques phrases de Chateaubriand, où il dirait que s'occuper de politique, de "l'action", comme on dit aujourd'hui, est vain ? P. ex. dans le sens de celles du old gentleman (savez-vous que Byron appelait votre Goethe the *old gentleman* ?) : "Celui qui aujourd'hui ne se retire pas entièrement de ce bruit, et ne se fait pas violence pour rester isolé, est perdu", ou encore : "Si j'avais pu me retirer davantage de la vie publique et vivre dans la solitude, j'aurais été plus heureux, et j'aurais [fait] aussi bien plus comme écrivain." » – M. prépare (et cela se vérifiera avec sa lettre du 5 avril) *Service inutile*, où il fera figurer l'allocution « L'Écrivain et la chose publique » qu'il avait prononcée le 15 mai 1934 à la Sorbonne, mais enrichie de notes. La première de ces notes reprend tout ce qu'on vient de lire dans cette lettre à P. du 31 janvier 1935. On y trouvera même le mot de Chateaubriand sur Chamfort (« Je me suis toujours étonné qu'un homme etc. ») attribué à son auteur sans l'intermédiaire de Sainte-Beuve et avec renvoi à l'*Essai sur les révolutions* (voir E, p. 721).

5 février 1935 : « Celui qui est ami, aime », écrit Sénèque, « mais celui qui aime n'est pas toujours ami. » – C'est un extrait de la lettre XXXV à Lucilius dans la traduction de l'édition Nisard des *Œuvres complètes de Sénèque le philosophe* parue chez Dubochet en 1842.

12 février 1935 : « Qu'est-ce que vous dites des idées politiques de Drieu La Rochelle ? Vous avez vu son article dans la N.R.F., "L'homme mûr et le jeune homme" ? » – L'article venait de paraître dans la livraison du 1^{er} février, p. 190 à 210. Chacun sait que Drieu sera à la tête de la NRF pendant l'Occupation.

21 février 1935 : « Montaigne n'a décidément pas la fibre héroïque. Et puis il trouve que les gens entêtés sont des imbéciles. Deux raisons qui font que nous sommes un peu en froid, lui et moi. » – Détail piquant, un mot de Montaigne : « La plus grande chose au monde, c'est de sçavoir estre à soy », figurera parmi les épigraphes de la conférence du 8 mars lorsqu'elle paraîtra dans *Service inutile* (E,

p. 699). // « P.S. Vous connaissez ce mot de Démosthène ? “La prudence est le principe de toutes les vertus...” » – Le mot vient en effet de *L’Oraison funèbre des guerriers morts à Chéronée*, mais P. le donne dans la traduction de l’abbé Auger, qui en gauchit singulièrement le sens.

Lettre de Montherlant du 5 avril 1935 : « ...je prépare un recueil d’articles et d’études, *Service inutile*, que je donnerai avant les *J. filles* (dans la mesure où on peut faire des projets). » – Ce qui fut.

7 avril 1935 : « Vous souvenez-vous des “Fumisteries du Divin” ? » – *Le Génie et les fumisteries du Divin* (le « Divin », ou « Divin chauve », étant le surnom du matador Rafael Gómez Ortega, dit aussi El Gallo) avait paru à La Nouvelle Société d’Édition fin 1928 ou début 1929. Il est en tout cas annoncé dans *Le Journal* du 28 décembre 1928. Outre trois essais sur la tauromachie, dont celui qui donne son titre au recueil, il propose deux textes publiés en 1928 dans *Trois Images d’Espagne* et « Dernières notes sur les danseuses espagnoles » qu’on retrouvera plus ou moins dans *La Petite infante de Castille*.

Lettre de Montherlant du 23 avril 1935 : « Savez-vous le titre du roman qui suivra les Jeunes filles ? “Au bord de l’abîme.” » – Ce titre a failli être celui non pas du second volume mais du quatrième, qui sera annoncé sous le titre *Sur le Bord de l’Abîme* quand paraîtra en 1937 *Le Démon du bien* et dans le « Plan quinquennal » que l’écrivain dévoilera dans *L’Intransigeant* du 30 décembre « avec la restriction tolstoïenne S.J.V. (Si je vis...) ». Le dernier volume du cycle fut finalement intitulé *Les Lépreuses* pour des raisons que J.-F. Domenget a bien expliquées dans « Pourquoi la lèpre ? », dans le n° de juin 1996, tout entier consacré aux *Jeunes Filles*, de la revue *Roman 20-50*. Et l’occasion est trop belle pour qu’on laisse passer, de ce même article, un bout de dialogue daté d’avril 1938 qui fut consigné par Élisabeth Zehrfuss dans son *Journal intime* : « – Avez-vous trouvé un titre ? – Non, pas encore ; mais Poirier a manqué m’en fournir un ; vous savez que chaque année elle retape son manuscrit [qui doit être celui du roman dont P. parlera dans sa lettre du 21 septembre] et me le donne à lire. Il y a une phrase : “La bêtise des femmes comme la nuit sur le monde”, j’ai eu envie d’appeler mon livre *La Nuit sur le monde*. »

24 juin 1935 : « Ry, j’ai lu ce soir que vous aviez abandonné le montant d’un de vos prix à des enfants. » – Il pourrait s’agir du prix Heinemann (voir la lettre de M. du 28 novembre 1934). Reste à savoir où P. a lu cette annonce.

8 août 1935 : « Les émeutes de Brest (à propos, vous êtes en sûreté ?) » – Ces émeutes, durement réprimées, ont secoué Brest du 6 au 8 août. La question de P. s’explique par le séjour que M. a fait ou aurait fait à ce moment-là (voir sa lettre du 4 août) à Concarneau, qui est quand même à 100 km de Brest.

21 septembre 1935 : « La paix indivisible, quelle chimère et quelle ânerie ! On voit bien que c’est un Juif qui a inventé l’expression. » – La formule est en effet de Maxime Litvinov, diplomate soviétique, de son vrai nom Meir Henoch Wallach-Finkelstein, qui était alors Commissaire du peuple aux Affaires étrangères. Gabriel Péri (il sera l’un des 92 otages fusillés le 15 décembre 1941 au Mont-Valérien) n’avait pas manqué de le rappeler, le 27 avril, dans un article de *L’Humanité* où il dénonçait « le double jeu de Laval-la-guerre » : « Relisez donc *L’Humanité*, monsieur Pierre Laval. [...] Lisez les documents officiels. Lisez les textes diplomatiques. Qu’ont dit les dirigeants soviétiques et que disons-nous avec eux ? Que la paix est indivisible, qu’un incendie allumé sur un secteur du monde s’étendrait au monde entier, qu’il faut donc organiser une prévention générale de la guerre. » // « Pour votre délectation, je joins un petit extrait de mon roman à venir : “Lettres à l’Inconnu”. Vous devinerez que ma Muse, c’est vous. » – On renvoie ici aux souvenirs d’Élisabeth Zehrfuss évoqués dans la lettre de M. du 23 avril.

